

Révolution dans la révolution

PAR PIERRE BOURDIEU

Les causes et les raisons de la guerre, la forme particulière qu'elle a prise et les conséquences qu'elle a entraînées, forment une unité de signification qu'il importe de saisir dans l'unité d'une appréhension globale. Il suffit que chacun de ces trois aspects se trouve dissocié de la totalité dans laquelle il s'inscrit pour que toute compréhension en devienne impossible.

Nier que la guerre révolutionnaire ait trouvé fondement dans une situation objective, c'est la nier dans sa nature propre et dans son existence même. Prétendre que la guerre est imposée au peuple algérien par une poignée de meneurs utilisant la contrainte et la ruse, c'est nier que la lutte puisse trouver ses forces vives et ses intentions dans un sentiment populaire profond, sentiment inspiré par une situation objective. Or, la guerre existe et persiste et peut persister. Elle n'existe et ne persiste qu'en fonction de la situation dans laquelle et de laquelle elle est née ; mais en même temps, elle modifie cette situation par cela seul qu'elle existe et persiste.

Faut-il définir, très sommairement, cette situation ? La société autochtone est bouleversée jusqu'en ses fondements du fait de la politique coloniale et du choc des civilisations. En outre, la société coloniale globale est déchirée par la tension tacite ou manifeste entre la société européenne dominante et la société algérienne dominée. L'évolution du système colonial fait que la distance (et la tension corrélative) qui sépare la société dominante et la société dominée ne cesse de croître et cela dans tous les domaines de l'existence, économique, social et psychologique. L'équilibre quasi-stationnaire dans lequel se trouve maintenue la société coloniale est la résultante de forces opposées toujours accrues, à savoir d'une part la force qui tend à un accroissement des inégalités et de la discrimina-

PIERRE BOURDIEU

tion, celle-ci se trouvant « fondée objectivement », si l'on peut dire, dans la réalité sociale, du fait de la paupérisation et de la désagrégation de la culture algérienne originelle, et d'autre part, la force que constitue la révolte et le ressentiment contre l'accroissement des inégalités et de la discrimination. Bref, emporté par sa logique interne, le système colonial tend à développer toutes les conséquences impliquées dans son fondement même et à révéler son vrai visage. Aussi l'agression ouverte et la répression par la force s'inscrivent-elles parfaitement dans la cohérence du système ; si la société coloniale est aussi peu intégrée que jamais, la guerre est intégrée dans le système colonial pour lequel elle constitue le moment de l'aveu de soi.

La guerre fait éclater en pleine lumière le fondement réel de l'ordre colonial, à savoir le rapport de force par lequel la caste dominante tient en tutelle la caste dominée. Aussi comprend-on que la paix puisse constituer la pire menace aux yeux de certains des membres de la caste dominante. Sans l'exercice de la force, rien ne ferait plus contrepoids à la force dirigée contre la racine même de cet ordre, à savoir la révolte contre la situation inférieure.

C'est que le système colonial, en tant que tel, ne saurait être détruit que par une mise en question radicale. Toutes les mutations sont soumises ici à la loi du tout ou rien. Ce fait se trouve porté au niveau de la conscience, au moins confusément, aussi bien chez les membres de la société dominante que chez les membres de la société dominée. Ceux d'entre les premiers qui lient leur existence à leur existence en tant que membres de la caste dominante, ne conçoivent pas d'autre ordre possible que l'ordre actuel ou leur propre disparition. Les membres de la société dominée, de leur côté, comprennent qu'il ne leur faut rien attendre de réformes ou de transformations opérées de l'intérieur et à l'intérieur du système, du fait que ces mesures tendent en réalité à renforcer le système ou tout au moins à le conserver et le protéger sous apparence de travailler à sa destruction. Aussi faut-il admettre que la première et la seule mise en question radicale du système est celle que le système lui-même a engendrée, à savoir la révolution contre les principes qui le fondent.



Il faut maintenant définir, très grossièrement, la forme et la signification particulières que cette guerre doit au fait

qu'elle s'est développée dans cette situation originale. Si l'on se place, comme on le fait souvent, sur le plan de la légalité formelle et si l'on admet que dans les relations internationales la violence est légitime des deux côtés, tandis que dans la politique intérieure elle n'est légitime que pour ceux qui représentent le pouvoir, on sera apparemment fondé à ne voir dans la guerre qu'une rébellion contre l'ordre établi et dans la répression une simple opération de police, les forces de l'ordre détenant la légitimité contre les criminels. Il serait trop facile de montrer que le point de vue de la légalité formelle implique l'ignorance des réalités sociologiques et le refus de reconnaître la situation dans laquelle et contre laquelle la révolution a éclaté¹.

Une fois dépassées les fausses questions, ce qui frappe, c'est que « l'intention hostile » de cette guerre a quelque chose d'abstrait. Deux textes entre tant d'autres en fourniront exemple : « La révolution algérienne n'est pas une guerre sainte mais une entreprise de libération. Elle n'est pas œuvre de haine, mais lutte contre un système d'oppression². » « La guerre d'Algérie n'est pas la guerre des Arabes contre les Européens ni celle des Musulmans contre les Chrétiens, elle n'est pas non plus la guerre du peuple algérien contre le peuple français³. » On pourra ne voir dans ces phrases qu'artifice de propagande. Cependant, elles paraissent exprimer un des caractères essentiels de la guerre, à savoir le fait qu'elle est moins dirigée (dans son intention hostile, il faut le répéter) contre des ennemis concrets que contre un système, le système colonial. La revendication de la dignité exprime dans un autre langage la même intention ; elle constitue l'exigence première d'hommes pour qui la réalité du système colonial et de la division en castes de la société coloniale ont été éprouvées concrètement à travers l'humiliation.

C'est pourquoi la révolution contre le système colonial et la division en castes ne peut être assimilée purement et simplement à une lutte de classes, inspirée par des revendications économiques, bien que les motivations de cette sorte ne soient pas absentes du fait que les différences de statut économique sont un des signes les plus manifestes de l'appartenance à chacune des deux castes. Elle n'est pas davantage assimilable à

1. cf. Raymond Aron : *Esquisse d'une théorie des relations internationales* (Cours professé à la Sorbonne en 1958).

2. Lettre du Front de Libération Nationale aux Français ; citée par Favrod : *La révolution algérienne* (Plon, 1959, p. 174)

3. Ferhat Abbas : Discours du 17 février 1960.

PIERRE BOURDIEU

une guerre internationale ou à une guerre civile. Si la lutte contre le système de castes prend la forme d'une guerre de libération nationale, c'est peut-être que l'existence d'une nation autonome apparaît comme le seul moyen décisif de déterminer une mutation radicale de la situation qui soit capable d'entraîner l'écroulement total et définitif du système des castes.



La guerre, emportée par sa logique, a dévoilé le vrai visage du système colonial. Tous les faux-semblants et toutes les ambiguïtés s'effondrent ; de là, chez nombre de membres de la société dominante, la peur consciente ou inconsciente de la paix, motivée par la conscience que la guerre a déterminé une mutation irréversible mais qui ne peut venir à l'existence pleine que par la paix ; de là aussi, chez certains, le vœu avoué ou inavoué de la guerre totale aboutissant à la victoire absolue, c'est-à-dire à la restauration de l'ordre des castes dans son intégrité inaltérée. Pour les membres de la caste dominée, le divorce et la contradiction entre la France idéale, souvent passionnément aimée, et la France coloniale, fondant sa domination sur la force et la discrimination, éclate en pleine lumière. Ainsi la guerre, comme répression, tend par sa seule logique ou, si l'on aime mieux, par la force des choses et souvent contre le dessein de ceux qui la font, à révéler à la fois sa propre nature, la nature du système colonial et la France comme puissance coloniale. Le voile est tombé. La guerre a porté le système colonial jusqu'aux extrêmes, dissipant les équivoques. L'action généreuse, inspirée par une morale de l'intention pure, se détache, au titre de palliatif dérisoire, sur fond du système d'oppression. La fausse sollicitude, destinée à dissimuler la réalité de la situation coloniale, apparaît comme contradiction ou comme instrument cynique de reconquête. Les trucs et les truquages se dénoncent d'eux-mêmes. La guerre favorise la prise de conscience.

Le terrorisme et la répression tendent à donner au schisme entre les castes sa forme la plus radicale. L'efficacité du terrorisme tient à ce qu'il détermine la rupture la plus tranchée entre les membres des deux castes en créant une atmosphère de défiance et de peur réciproque. Et la répression ne peut pas ne pas provoquer les mêmes effets. C'est que la répression ne peut pas ne pas considérer les membres de la caste dominée comme globalement suspects, même si elle s'efforce d'établir entre eux une discrimination. Mais par cela seul

qu'elle les tient globalement pour suspects, elle les sépare des membres de l'autre caste et développe en eux la conscience du schisme. Or, une des fins de la guerre subversive est de déterminer cette prise de conscience en même temps que de renforcer la solidarité entre les membres de la société dominée. Le terrorisme accroît donc la scission et provoque la répression ; celle-ci accroît encore la scission qu'elle aurait eu pour fin d'empêcher¹.

On professe d'une part que la guerre de libération est le fait d'une poignée de tueurs inconscients dirigés par des meneurs cyniques qui essaient de dresser contre la France, par la ruse et la terreur, des populations restées fidèles, et l'on agit d'autre part conformément au sentiment vécu, fondement conscient ou inconscient des conduites, selon lequel tous les « Arabes » sont solidaires et solidaires du F.L.N. Or, cette action ne fait que renforcer la solidarité. La suspicion généralisée, les fouilles méthodiques des voitures contenant des porteurs de voiles ou de chéchias, les vexations quotidiennes (pour ne citer que les faits mineurs), autant de situations qui manifestent l'existence de la discrimination raciale et qui contraignent tous les individus de la caste dominée à éprouver leur opposition à l'égard de la caste dominante et leur solidarité avec les autres membres de leur caste.

De plus, toute guerre, par une sorte d'emportement vertigineux, tend à aller aux extrêmes pour devenir guerre totale. Et ceci, plus que jamais, dans une guerre dont la population civile est l'enjeu et le jouet, dans une guerre sans front ni frontières, où l'ennemi est partout et nulle part, où la neutralité, la fuite dans l'attentisme ou l'indifférence sont pratiquement impossibles, où l'armée chargée de la répression se trouve placée dans une situation d'assiégée et ne peut manquer d'éprouver cruellement la complicité collective à laquelle elle se heurte.

Le cercle de la violence fait que les adversaires, placés dans une situation d'action réciproque, sont inéluctablement portés à l'usage illimité des moyens disponibles. Tout se passe comme si l'on avait un mouvement en spirale, tout accroissement des forces de répression suscitant un accroissement de la tension et des forces d'agression et ainsi de suite. Ce mouvement en spirale n'entraîne pas seulement un accroissement quantitatif des forces hostiles et de l'intensité avec laquelle elles s'exercent mais il risque aussi de déterminer une transformation qualitative,

1. Cette analyse est aussi empruntée au cours de M. Raymond Aron déjà cité.

c'est-à-dire une mutation des intentions et des sentiments. Il faut craindre que « l'intention hostile », c'est-à-dire l'objectif que l'on souhaite atteindre par la guerre, et le « sentiment d'hostilité », c'est-à-dire la haine éprouvée à l'égard de l'ennemi¹, ne tendent à se développer en raison inverse. L'intention hostile, à savoir l'abolition du système des castes, intention qui, considérée dans sa pureté, est exclusive de toute haine à l'égard de ceux qui bénéficient, bon gré, mal gré, du système que l'on veut détruire, pourrait céder la place à un sentiment d'hostilité affectif et passionnel, dirigé contre cet ennemi qui n'est pas, comme en d'autres guerres, lointain et abstrait, mais intime, proche et familial.



Ainsi la guerre, par sa seule existence et aussi par sa forme et sa durée, transforme la situation dans laquelle et de laquelle elle est née. Le champ social dans lequel s'accomplissent les comportements quotidiens se trouve radicalement modifié et du même coup l'attitude des individus placés dans cette situation à l'égard de la situation elle-même. Comment décrire et comprendre cette mutation brusque et globale, cette révolution dans la révolution ?

C'est que la guerre de libération constitue la première mise en question radicale du système colonial et, chose essentielle, la première mise en question qui ne soit pas, comme par le passé, *symbolique* et, d'une certaine façon magique. L'attachement à certains détails vestimentaires (le voile ou la chéchia par exemple), à certains types de conduites, à certaines croyances, à certaines valeurs, pouvaient être vécus comme manière d'exprimer, symboliquement, c'est-à-dire par des comportements implicitement investis de la fonction de *signes*, le refus d'adhérer à la civilisation occidentale, identifiée à l'ordre colonial, la volonté d'affirmer la différence radicale et irréductible, de nier la négation de soi, de défendre une personnalité assiégée. Dans la situation coloniale, tout renoncement à la civilisation originelle eût signifier, objectivement, le renoncement à soi et l'allégeance acceptée à l'autre civilisation, c'est-à-dire à l'ordre colonial. Et tel est bien le sens que les tenants de l'ordre colonial donnaient à ce qu'ils nommaient « les signes d'évolution ». Dans la situation coloniale,

1. Cette distinction et ces définitions sont empruntées au cours de M. Raymond Aron déjà cité.

UNE REVOLUTION

le refus ne pouvait s'exprimer que sur le mode symbolique. Aussi les Algériens se sentaient-ils sans cesse placés sous le regard des Européens et agissaient en conséquence, comme en témoignent ces formules coutumières, où s'exprime le souci de ne pas donner prise ou prétexte aux jugements péjoratifs des Européens : « Les Français vont vous voir » ou encore « Ne nous ridiculisez pas. » Par là se comprennent toutes les résistances consciemment ou inconsciemment accumulées jusqu'à ce jour comme à plaisir, tous les refus apparemment aberrants et absurdes.

Ainsi, l'existence d'hommes qui disent non à l'ordre établi, l'existence d'une organisation rationnelle et durable capable d'affronter et d'ébranler l'ordre colonial, bref, l'existence d'une négation effective, installée au cœur même du système et reconnue, de gré ou de force, par ceux-mêmes qui s'acharnaient à la nier, suffit à rendre vaines nombre de conduites par lesquelles la caste dominée exprimait son refus de la domination. La guerre, par elle seule, constitue un langage, elle prête au peuple une voix et une voix qui dit non.

Aussi, chaque Algérien peut-il s'assumer et assumer les emprunts profonds qu'il a faits à la civilisation occidentale ; il peut même renier, sans se nier, une part de son héritage culturel. Du fait que la négation demeure, permanente et inaltérable, négation qui fait la somme de tous les refus individuels, la novation apportée par l'Occident peut être accueillie sans que l'acceptation exprime l'allégeance. « Les temps ont changé » entend-on dire souvent et il faut comprendre que, la situation se trouvant modifiée, des comportements qui avaient un sens et une fonction en référence à un autre contexte, ont perdu maintenant leur raison d'être.

Cette transformation globale de l'attitude se manifeste en différents domaines. Les renoncements les plus manifestes sont ceux qui concernent des traditions investies d'une signification essentiellement symbolique, telles que le port du voile ou de la chéchia. Des institutions comme l'enseignement ou l'assistance médicale qui étaient intuitivement saisies comme solidaires du système colonial et qui suscitaient de ce fait des attitudes ambivalentes et ambiguës, ne sont plus investies de la même signification du fait que le lien qui unissait ces institutions ou ces techniques au système de domination coloniale s'est trouvé rompu¹. De même, la perception que l'indi-

1. Le fait que l'A.L.N. ait repris à son compte en quelque sorte, ces institutions ou ces techniques en levant des impôts, en contrôlant l'état civil, en ouvrant parfois des écoles, etc. a contribué de façon capitale à favoriser cette dissociation.

PIERRE BOURDIEU

vidu de la société dominée formait de l'individu de la société dominante s'est trouvée radicalement transformée. La relation entre les membres des deux sociétés s'accomplissait, la plupart du temps, dans l'équivoque et le malentendu. Au paternalisme protecteur répondait souvent l'attitude de dépendance teintée d'agressivité, et réciproquement. Les rapports entre l'administration et les administrés s'opéraient selon le même schéma. La guerre a révélé à chacun que la situation de dominant peut être mise en question et du même coup la situation de dominé. L'Européen et tout son univers sont désacralisés. La découverte que la caste dominante peut être mise en échec et que l'ordre sur lequel elle régnait peut être ébranlé, conduit l'Algérien à valoriser sa propre situation. Il en vient à vivre comme injustice scandaleuse ce qu'il assumait parfois comme nécessité inéluctable. A la honte de soi que l'on pouvait déceler chez certains, fait place l'orgueil de soi et la honte d'avoir eu honte.

Le rapport entre les membres de la société dominée s'est aussi trouvé modifié. Parce qu'il ne saisit plus sa situation comme destin inévitable mais comme condition révocable, l'Algérien peut, dans le même mouvement, s'assumer comme Algérien et refuser de s'accepter comme dominé. Le sentiment de se trouver engagé dans une aventure commune, de subir un sort commun, de partager les mêmes aspirations et les mêmes idéaux, d'affronter les mêmes adversaires, a élargi et approfondi le sentiment de solidarité entre tous les Algériens en même temps qu'il lui donnait un contenu nouveau, la notion de fraternité perdant toute coloration ethnique ou religieuse pour devenir synonyme de fraternité nationale.

La guerre a fourni à ce peuple longtemps tenu en lisière, l'occasion de s'apparaître comme adulte, conscient et responsable. Elle lui a permis de faire l'expérience de la discipline librement assumée parce qu'imposée par des autorités propres et librement reconnues, bref, l'expérience de l'autonomie. Ainsi la guerre a déterminé une mutation de la situation globale et il n'est pas un aspect du système social qui n'ait été altéré du fait de cette transformation du contexte. Avec le début de la guerre, la décolonisation a commencé.



A cette mutation globale viennent s'ajouter les perturbations et les bouleversements qui sont la conséquence directe de la conduite même de la guerre ou des mesures politiques et éco-

UNE REVOLUTION

nomiques prises pour répondre à la situation de guerre. En raison de sa forme et de sa durée, la guerre a affecté tous les aspects de la réalité, aussi bien, par exemple, l'économie et la démographie que les structures sociales, les croyances et les pratiques religieuses ou le système de valeurs.

Le peuple algérien connaît aujourd'hui une véritable diaspora. Les déplacements de populations, contraints ou volontaires, ont pris des proportions gigantesques. Selon des estimations dignes de foi, le nombre des personnes déplacées se situerait aux environs de deux millions, c'est-à-dire qu'un Algérien sur quatre, approximativement, vit hors de sa résidence coutumière. De ces phénomènes de migration interne, les regroupements de population ne constituent qu'un aspect, mais sans aucun doute le plus important. La rupture avec un environnement familial et avec un univers social stable et coutumier dans lequel les conduites traditionnelles étaient vécues comme naturelles, entraîne l'abandon de ces conduites coupées du sol originaire dans lequel elles prenaient racine. La transformation de l'espace de vie exige une transformation globale de la conduite. Mais, le dépaysement est en général si total et si brutal que le désarroi, le dégoût et le désespoir sont infiniment plus fréquents que les conduites novatrices qui seraient nécessaires pour s'adapter à des conditions radicalement nouvelles. Par une ignorance délibérée ou inconsciente des réalités sociales et humaines, les autorités locales chargées d'organiser ces nouvelles collectivités imposent souvent, sans égard aux désirs et aux aspirations des regroupés, un ordre totalement étranger, ordre pour lequel ils ne sont pas faits et qui n'est pas fait pour eux. Dans ces immenses agglomérations, alignements de maisons ou de gourbis disposés selon une géométrie rigoureuse, des groupes d'origines diverses se trouvent rapprochés, ce qui tend à dissoudre les liens communautaires anciens sans que puissent naître, du fait de la situation d'assisté, des solidarités nouvelles fondées sur l'intérêt commun ou la participation à une œuvre commune. Ces hommes ne partagent, le plus souvent, que leurs misères et leur désenchantement. Eloignés de leurs terres, les paysans condamnés à l'oisiveté s'efforcent de s'adapter tant bien que mal ; aussi voit-on apparaître, comme dans les villes, une prolifération de petits commerces sans clientèle. Nombre de villages de regroupement, parmi les plus « réussis », avec leurs rues larges, leur fontaine, leur épicerie et leur café maure, ont l'apparence désolée des cités mortes. Ceux qui les habitent, lors même qu'ils jouissent d'un confort jusque-là inconnu (et c'est le cas quelquefois), sont profondément mécontents. Peut-

être, essentiellement, parce que les structures les plus fondamentales, telles que le rythme des journées ou l'organisation de l'espace, se trouvent brisées. Comment dire, et surtout faire sentir, en l'espace de quelques lignes, les mille aspects solidaires de ce drame de l'existence et de l'art d'exister mis en miettes ? La misère matérielle qui frappe souvent les observateurs n'est rien auprès de la misère morale de ces hommes arrachés à leur univers familial, à leur terre, à leurs maisons, à leurs coutumes, à leurs croyances, à tout ce qui les aidait à vivre et placés dans une situation telle qu'ils ne peuvent former seulement la pensée d'inventer un nouvel art de vivre pour tâcher de s'adapter à un monde qui leur demeure totalement étranger.

La migration interne prend aussi la forme de l'exode vers les villes qui apparaissent aux campagnards comme un refuge contre la misère, et la guerre. Les bidonvilles ne cessent de croître. Les citadins d'ancienne date accueillent les parents de la campagne. Ce qui est important, au point de vue sociologique, c'est le processus « d'urbanisation » dans lequel se trouve entraînée toute l'Algérie rurale, ou mieux, si l'on permet le néologisme, de « bidonvillisation ». Regroupés, émigrés, réfugiés des villes, se trouvent jetés brutalement dans un univers insolite, incapable de leur assurer un emploi et surtout cet ensemble de sécurités qui pourrait donner à leur existence stabilité et équilibre. A l'homme des communautés rurales, fortement enserré dans les liens communautaires, étroitement encadré par les anciens et soutenu par tout l'appareil des traditions, fait place l'homme grégaire, isolé et désarmé, arraché aux unités organiques dans lesquelles et par lesquelles il existait, coupé de son groupe et de son terroir, placé souvent dans une situation matérielle telle qu'il ne saurait se souvenir des anciens idéaux d'honneur et de dignité.

Bref, la guerre et ses séquelles ne font que précipiter le mouvement de désagrégation culturelle que le contact de civilisations et la politique coloniale avaient déclenché. Plus, ce mouvement s'étend cette fois au domaine qui s'était trouvé relativement épargné parce qu'il était demeuré à l'abri des entreprises de colonisation et que surtout dans les zones montagneuses, particulièrement touchées aujourd'hui par la guerre, les petites communautés rurales, repliées sur elles-mêmes dans la fidélité obstinée à leur passé et à leur tradition, avaient pu sauvegarder les traits essentiels d'une civilisation dont on ne pourra plus désormais parler qu'au passé.

Il n'est personne qui n'ait conscience qu'un abîme profond sépare la société algérienne de son passé et qu'un mouvement irréversible a été accompli. Ce qui compte, c'est moins la

rupture que le sentiment de la rupture. Il s'ensuit une mise en suspens et en question des valeurs qui donnaient son sens à l'existence d'autrefois. L'expérience d'une vie toujours suspendue, toujours menacée, fait saisir comme vaines des traditions et des croyances qui étaient tenues pour sacrées. Les interdits les plus stricts sont enfreints. La situation révolutionnaire ébranle aussi les anciennes hiérarchies associées au système de valeurs périmé et leur substitue des hommes nouveaux dont l'autorité repose le plus souvent sur des fondements autres que la naissance, la richesse ou l'ascendant moral et religieux. Les anciennes valeurs d'honneur s'écroulent devant les cruautés de la guerre. L'image idéale de soi et les valeurs qui lui sont associées sont mises à l'épreuve la plus radicale.

Telle une machine infernale, la guerre fait table rase des réalités sociales ; elle broie, éparpille les communautés traditionnelles, village, clan ou famille. Des milliers d'hommes sont au maquis, dans les camps d'internement, dans les prisons ou bien réfugiés en Tunisie ou au Maroc ; d'autres sont partis pour les villes d'Algérie ou de France, laissant leur famille dans les centres de regroupement ou au village ; d'autres sont morts ou disparus. Des régions entières sont presque vides d'hommes. Dans les villages désertés restera-t-il seulement le souvenir des anciennes traditions ? La transmission de la civilisation traditionnelle que l'adhésion à des valeurs nouvelles tend à désacraliser aux yeux des jeunes, se trouve interrompue par la séparation. Les femmes et les vieillards sont restés au village avec les enfants. Les jeunes, jetés dans la vie urbaine, n'apprennent plus de leurs aînés les préceptes, les coutumes, les légendes ou les proverbes qui constituaient l'âme de la communauté. A l'enseignement des anciens a fait place l'éducation politique, conférée par ceux qui savent lire. Le maintien de la tradition supposait le contact continu des générations successives et le respect révérentiel à l'égard des anciens. La famille patriarcale, communauté primordiale qui, dans les campagnes beaucoup mieux que dans les villes, avait échappé à la désagrégation et qui demeurait la clé de voûte de tout l'édifice social, est dispersée et souvent déchirée par le conflit entre les générations, expression du conflit entre les valeurs anciennes et les valeurs nouvelles.

Les jeunes des grandes villes échappent aux contrôles traditionnels et à la pression de l'opinion publique, fondement essentiel de l'ordre des communautés villageoises. Il arrive en outre que l'absence du père ou du frère aîné les laisse à peu près entièrement livrés à eux-mêmes. Nombre de jeunes, surtout dans les villes, se trouvent aujourd'hui dans la situa-

tion de celui que les Kabyles appellent « le fils de la veuve », c'est-à-dire de l'homme sans passé, sans traditions, sans idéal de soi. L'autorité du père, quoique très vivante, est souvent altérée. Le chef de famille a cessé en tout cas d'être saisi comme le fondement de toutes les valeurs et l'ordonnateur de toutes choses. C'est que la guerre a renversé l'échelle des valeurs qui donnait aux anciens la préséance et l'autorité. Les valeurs révolutionnaires sont celles de la jeune génération. Formés dans la guerre, tournés vers l'avenir et ignorant tout d'un passé dans lequel les plus anciens, quoi qu'ils fassent, demeurent enracinés, les adolescents sont souvent animés — et la part qu'ils prennent dans la guerre révolutionnaire en témoigne — d'un radicalisme et d'un négativisme qui les séparent parfois de leurs aînés.

Il faudrait aussi analyser la mutation que subit le rapport entre les sexes. Les femmes, à mesure que les villages se vident d'hommes, se trouvent toujours davantage engagées dans la guerre. En nombre de cas, elles se trouvent investies de responsabilités qui incombaient traditionnellement aux hommes. Très souvent elles doivent assurer la subsistance de la famille lors même qu'elles reçoivent l'aide d'un frère, d'un beau-frère ou d'un oncle. L'espace de vie extrêmement restreint qui était le leur se trouve élargi. Elles se déplacent dans la ville européenne, entrent dans les grands magasins, prennent le train pour aller rendre visite à leur frère ou à leur mari, elles entreprennent des démarches, accomplissent des formalités administratives. De leur univers clos et secret, elles font irruption dans l'espace ouvert, autrefois réservé aux hommes. Elles participent aux préoccupations et aux aspirations politiques qui, dans la société traditionnelle, étaient l'apanage des hommes. Engagée dans la guerre, soit directement, soit indirectement, soit comme acteur, soit comme victime, portée par la force des choses à assumer des rôles totalement nouveaux, la femme algérienne a acquis une autonomie plus grande en même temps qu'un sentiment plus vif et plus fier de ses tâches et de ses responsabilités.

Ainsi, jointe à d'autres influences telles que celle de l'éducation qui renforce la pression des jeunes et leur désir d'émancipation, la contagion culturelle favorisée par les migrations intérieures, l'urbanisation et la politisation des masses qui détermine un élargissement de « l'espace intellectuel », la situation de guerre a bouleversé l'ensemble du système culturel et en particulier le système des rapports qui s'établissaient entre les membres de la famille algérienne. La famille déchirée est en passe de devenir une famille désagrégée, si

UNE REVOLUTION

elle ne trouve pas un nouvel équilibre. Que les effets de la guerre aient pu atteindre aussi fortement la société algérienne en son cœur même qui, jusque-là, du fait même de sa signification fonctionnelle, avait échappé, relativement, à la désagrégation, prouve à quel point la mise en question est radicale et totale.

Pour exprimer l'état de choses actuel, les vieux algériens disent souvent : « Nous sommes au xiv^e siècle »... Le xiv^e siècle est le siècle de la fin du monde où tout ce qui était de règle devient l'exception, où tout ce qui était défendu se trouve permis, où, par exemple, les enfants ne respectent plus les parents, la femme va au marché, et ainsi de suite. La conscience populaire exprime ainsi son expérience d'un univers renversé où tout va à rebours ; elle voit dans le désordre et le chaos qui l'entourent le monde de la fin annonciateur de la fin du monde. Et nous assistons bien, en Algérie, à la fin d'un monde. Mais la fin de ce monde est vécue comme l'annonce d'un monde nouveau.

La société algérienne a subi depuis cent trente ans et continue de subir aujourd'hui, un bouleversement aussi profond que possible. Il n'est pas de domaine qui ait été épargné. Les piliers de l'ordre traditionnel ont été ébranlés ou abattus par la situation coloniale et la guerre. La bourgeoisie urbaine a été désagrégée et dispersée ; les valeurs qu'elle incarnait et sauvegardait ont été emportées par l'irruption des idéologies nouvelles et par l'apparition de nouvelles hiérarchies souvent issues du peuple. Les grands féodaux, souvent compromis par le soutien qu'ils avaient accordé ou accordent à l'administration française et associés de ce fait, aux yeux de masses, au système d'oppression, ont perdu, dans la plupart des cas, leur puissance matérielle et leur autorité spirituelle. La masse paysanne qui opposait un traditionalisme et un conservatisme vivaces aux novations proposées par l'Occident, s'est trouvée entraînée dans le tourbillon de la violence qui abolit les vestiges mêmes du passé. Pour avoir été dissocié des pratiques et des croyances magico-mythiques qui l'enracinaient dans le terroir, pour avoir été utilisé un moment, plus ou moins délibérément, comme idéologie révolutionnaire capable de mobiliser les masses et de les engager dans la lutte, l'Islam a progressivement changé de signification et de fonction. Bref, la guerre, en raison de sa nature, de sa forme particulière et de sa durée, s'est accompagnée d'une révolution radicale.